

mon énergie. Ma mère ne se doute de rien. Elle est heureuse et c'est ce que je veux. Elle dit : « Le régime te fait un bien fou ! » J'ai perdu douze kilos en deux mois. Mamie trouve que j'ai une petite mine.

*

Alice m'a demandé de l'accompagner à Lyon mercredi après-midi, mais je ne veux pas, je ne veux plus. Pas envie de la mêler à tout ça, d'avoir d'autres problèmes sur les bras. Elle a insisté. Je n'ai pas répondu. Le gris de ses prunelles est devenu métallique, aussi perçant qu'une lance. Elle a tourné les talons et s'est éloignée. J'en aurais pleuré.

*

J'attends. J'attends que ça se dégrade.

*

Au collège, dès la première heure, j'attends avec angoisse la dernière sonnerie. Mes notes commencent à baisser, ça ne me touche pas. Je n'écoute pas, je ne travaille pas, je n'apprends pas. Je garde mes forces pour tenir le coup à la maison. Manger, rire, plaisanter, raconter n'importe quoi sur ma journée, écouter, répondre des trucs sensés, avoir l'air normal. Ça me pompe toute

Je sais comment ça va se passer. En empirant sournoisement, douloureusement. Julien est un as de la torture. Ça fait un moment qu'on ne joue plus, c'est de la haine pure. Avant la cinquième, on s'était à peine croisés dans les couloirs, pourquoi me déteste-t-il à ce point ?

*

Je surprends mon reflet dans une vitrine. Il a raison, je suis répugnant, je déborde de partout, je ressemble à une boule molle avec une tête dessus. Je l'écœure... Je m'écœure.

*

Demain, j'irai leur parler, on s'expliquera une bonne fois. J'arrêterai ça ! Je n'en peux plus de leur cinéma. Ils sont malades, pervers ! Tous des psychopathes ! Je voudrais qu'ils meurent. Le

soir, je prie je ne sais qui pour qu'ils aient un accident collectif ou une maladie grave et contagieuse qui les décime pendant la nuit. Pour qu'ils crament dans leurs lits.

Je sais que demain sera comme aujourd'hui. Ces salauds se porteront comme des charmes, je serai tétanisé devant eux et ils me pourrissent la vie.

*

Peu de personnes imaginent qu'un enfant puisse être un tortionnaire. Un vrai, un dur. À onze, douze, treize, quatorze ans, on n'est pas un criminel !

« Bien sûr, ça arrive qu'un jeune déraile, qu'il pète un câble, mais il suffit d'être ferme, de le remettre dans le droit chemin, de le punir sévèrement pour qu'il comprenne. »

La cruauté n'est pas réservée aux plus de dix-huit ans. On peut souffrir à en

crever dans une cour de collège. On peut se faire torturer et vivre un enfer. Elle dérange, la violence des ados. Elle flanque la trouille. C'est pas normal, c'est trop tôt. Quand on entend à la radio qu'une fille de douze ans en a brûlé une autre, qu'une bande de quatrièmes a battu à mort un garçon de sixième, personne ne trouve les mots pour dire l'effroi. Tout le monde est paralysé. Tout le monde se tait. Moi le premier.

*

Ils n'ont pas commencé par les coups. C'est venu petit à petit il y a un an et demi. Une pincette dans le couloir, une vanne au self, deux, trois bourrades dans les escaliers, un tube de peinture pressé sur mes baskets en arts plastiques, rien de terrible.

Enfin, si, au fond...

Ils ont fait le vide autour de moi tout au long de l'année. Mes copains m'ont laissé tomber, ça n'a pas traîné ! D'un côté, gras du bide et ses ennemis jurés, de l'autre, la tranquillité assurée. Ils ont préféré la deuxième option. À leur place, j'aurais sans doute fait le même choix. J'ai cru que j'allais devenir dingue de ne plus pouvoir parler avec Matthieu et Victor, on se connaissait depuis la maternelle ! Ça m'a empêché de dormir pendant des nuits, c'était trop dur. Puis je me suis habitué.

C'est peut-être pour ça qu'ils se sont énervés, parce que je donnais l'impression que rien ne me touchait...

À la rentrée, Julien est devenu plus agressif. À chaque récré, il s'approchait de moi avec ses potes, me bousculait, en mode « On rigole bien entre copains », pour que les pions ne se doutent de rien. Ils s'acharnaient sur mes affaires, vidaient

mon sac quand ça sonnait, tiraient de toutes leurs forces sur la capuche de mon blouson, écrasaient ma trousse... Quand le pli a été pris, que là aussi j'ai fini par ne plus vraiment réagir, ils m'ont cogné comme des brutes.

Maintenant, je ne sais pas ce qu'ils préparent... Je sens que ça va aller encore plus loin. Jusqu'où ?

*

Je rentre. Ils ne m'attendent pas en bas. Ils ne m'ont pas suivi dans la rue. Je ne me sens même pas soulagé.

Le téléphone fixe sonne, je décroche, « Allô ? » Un souffle rauque me répond. Je raccroche.

Mains moites. Sueur. Jambes en coton.

*

Texto.

Un gif animé. Le cercueil s'ouvre et se referme en cadence. À l'intérieur, un petit squelette rouge m'envoie un baiser.

*

— Qu'est-ce qui ne va pas, Ludo ?
Alice s'inquiète. Elle est folle de me parler devant tout le monde !
Je lui tourne le dos.

*

Cinq heures du mat', impossible de dormir. Grande énorme gigantesque trouille au creux des intestins. Diarrhée.

Ma mère croit que c'est une gastro. Elle me bourre de Smecta et d'eau de riz. J'en rajoute un peu. Elle me dit de rester au lit, elle appellera la vie scolaire.

Pendant cinq jours, je ne sors pas. Ça me repose.

*

Boulette de papier sur le balcon.

Je défroisse.

La photo en noir et blanc d'une main de fille. À l'annulaire, une bague avec une incrustation de nacre en forme de larme. Je la fixe longuement. Elle ne m'évoque rien. Je ne comprends pas.

*

— Ça va Ludo ?

— Oui, oui...

— Pas de problèmes ?

— Non, non...

— Tu as fondu, dis donc !

— On fait un régime, avec ma mère...

— C'est spectaculaire ! Fais attention, quand même, faut pas perdre trop d'un coup. Je te trouve pâlot...

— ...

— Tu es sûr que ça va ?

— Oui, oui !

— Ils ne t'ont pas embêté ?

— Mais non ! Je ne sais pas pourquoi vous avez cru ça, ils n'ont jam...

— Ludo... arrête. Pas avec moi.

— Ils ne me parlent pas ! Ils ne me regardent même pas !

— Bon... Je suis là, tu sais ?

— Je sais, c'est gentil, mais tout va bien.

— Tu veux que je te raccompagne chez toi ?

— Non merci, ça ira, j'aime marcher un peu après les cours... Bon week-end, m'sieur !

— À toi aussi, Ludo.

Monsieur Germain me sourit d'un air bizarre et monte dans sa voiture.

*

Vacances de février.

Dehors, eux, partout. Dedans, moi, cloîtré.

*

Dans la boîte, une lettre à mon nom.

Je ne reçois jamais de courrier.

Je déchire l'enveloppe, affolé.

Encore la photo de la main à la bague !

Mais cette fois, la larme a été colorisée en rouge. On dirait une goutte de sang.

Je ne comprends toujours pas. Je ne connais pas ce bijou. C'est quoi, le message de Julien ? Qu'est-ce qu'il cherche à me dire, cette fois ?

En montant l'escalier, je me fige. Comment a-t-il fait pour entrer ? Les voisins sont du genre méfiant, ils n'auraient pas ouvert à un inconnu.

*

Coucou Ludo ! On arrête de se faire la tête ? RDV au tram à 14 h ? T'es dispo ?
Dis oui, je voudrais te parler d'un truc. ☺
Alice

Un truc grave ?

Non ! ☺ Pas grave, tqt !
Alors OK ?

Je regarde par la fenêtre. Personne en bas.

Ça fait trois jours que je ne les ai pas vus. Je sors sur le balcon, inspecte la rue. À droite, une mémé et son chien. À gauche, c'est vide. J'y vais ? J'y vais pas ? Ils sont peut-être partis en vacances au ski, ils n'en sauront rien... J'y... J'y vais.

?

???

ok



*

J'ai un quart d'heure d'avance. Alice m'attend déjà sous l'abri transparent. Je voulais avoir le temps de vérifier qu'ils ne se planquaient pas dans le coin. Ils sont spécialistes de l'apparition subite au moment où je m'y attends le moins. C'est comme le jeu du chat et de la souris, avec six chats pour une souris.

J'épie les alentours. Je fouille les angles, les ombres, les bancs, les murs, les troncs. Pas un voutour en vue.